

Camille Vidal-Naquet : « Au bois de Boulogne, j'étais là comme un bénévole et plus comme un scénariste »

Par [Christophe de Galzain](#), le 29/8/2018 à 07h26

Réalisateur de « Sauvage », un film en salles mercredi 29 août qui se déroule dans le milieu de la prostitution masculine, Camille Vidal-Naquet a été bénévole pendant trois ans au sein de l'association catholique Aux captifs la libération.



La Croix : Qu'est-ce qui vous a conduit à devenir bénévole au sein de l'association Aux captifs la libération ?

Camille Vidal-Naquet : Dans un premier temps, j'ai écrit mon scénario en partant de mes inspirations, mon personnage, ses impulsions et sa précarité. Je tenais d'abord à imaginer mon film sans coller à la réalité. Par la suite, il me fallait connaître la situation de ces garçons sur le terrain. Par l'intermédiaire d'une amie anciennement bénévole dans l'association, j'ai rencontré un responsable d'une antenne locale qui m'a proposé de rejoindre une équipe.

Avec lui, j'ai tout de suite compris qu'il fallait en finir avec les catégorisations : ces garçons, au bois de Boulogne, ne se définissent pas par leur activité. Aussi, il n'y a pas une, mais des prostitutions : quel rapport y a-t-il entre ce gars de 15 ans victime d'un réseau et ce jeune qui complète ainsi ses revenus quelques jours par mois ? Ce sont des réalités très différentes.

CRITIQUE DU FILM « Sauvage » : passes, impairs et manques de Léo

Comment se déroulait votre travail de bénévole dans l'association ?

Camille Vidal-Naquet : L'association Aux captifs la libération fait des maraudes trois soirs par semaine, dans un camion au bois de Boulogne qui ouvre ses portes. Il ne s'agit pas de distribuer un repas, de donner un lit ou de l'argent, mais de vivre une écoute mutuelle, comme avec des amis. La première fois, cela m'a beaucoup impressionné. Et j'y ai finalement passé beaucoup de temps, entre deux et trois ans.

J'ai rencontré des garçons et des liens se sont créés. J'ai eu alors besoin d'eux, comme eux besoin de moi. J'étais là comme un bénévole et plus comme un scénariste. Il y avait les dîners au local, des sorties dans Paris, la fête de Noël... J'étais impatient de les retrouver le jeudi soir.

Dans quel état d'esprit étiez-vous ?

Camille Vidal-Naquet : Je me suis senti tout petit, au milieu d'eux. Ils ont vécu dans bien plus de pays que moi, connaissent davantage la France que moi... J'ai été impressionné par leur courage, et en même temps, très impuissant. Dans nos villes si riches, ces garçons vivent sans se plaindre dans une grande précarité, ils sont sous nos yeux et pourtant invisibles. Comment peut-on trouver des réponses adaptées à ces personnes qui ont tant de mal avec les règles sociales ? Comment les aider à rétablir un lien social ?

Je suis venu là avec ma bonne volonté : vouloir aider des garçons qu'on a tendance à déshumaniser en les réduisant à leur fonction, à qui on n'adresse plus la parole car la précarité conduit à une perte d'identité, et qui se déshumanisent en mettant leur corps à disposition.

Quel regard avez-vous sur les bénévoles de l'association ?

Camille Vidal-Naquet : Ce sont des personnes très respectueuses, qui viennent à la rencontre d'autres personnes, quelle qu'elles soient. Ils ne connaissent pas toujours grand-chose à cette réalité, mais ne portent absolument pas de jugement sur ces garçons. Chaque soir, nous n'étions que trois, parfois entourés de dizaines de garçons. Ce pouvait être tendu, oppressant ou très humain, plein de douceur. Et drôle, parfois : parmi les bénévoles, il y avait une femme qui, dans l'industrie aéronautique, fabriquait des trains d'atterrissage, une avocate, un retraité et moi-même, réalisateur. Et tous ces garçons... C'était incroyable cette diversité, d'être ainsi tous réunis. Il y avait une chaleur humaine que je n'oublierai jamais.

Que retrouve-t-on de cette expérience dans le film ?

Camille Vidal-Naquet : J'ai ressenti, en tant que bénévole, ce mélange étonnant que je montre dans le film, de sidération, de violence, de tendresse et d'amour. Certains disparaissent, partent à l'étranger, c'est déchirant, il y a des scènes de baston, de violence, et des moments de grande douceur. Ils dorment par terre, vivent le jour ou la nuit... dans un dérèglement total.

Comment avez-vous ressenti l'aspect confessionnel de l'association ?

Camille Vidal-Naquet : Chaque soirée débute par une prière. Mais on était libre d'y participer ou pour des gens comme moi, de rester en silence. La plupart des bénévoles sont catholiques pratiquants, d'autres pas du tout. Il n'y a aucun prosélytisme même si c'est une association catholique qui s'affiche clairement, et avec le respect qu'elle a de l'être humain, son écoute, le dévouement de ses membres. Et surtout, son absence de jugement.

Pourquoi avez-vous choisi de présenter des scènes aussi crues ?

Camille Vidal-Naquet : A ne jamais montrer les choses, on finit par ne plus en parler. Oui, c'est choquant, mais la réalité est extrêmement choquante. Et ce que montre le film est très atténué par rapport à cette réalité à laquelle nous sommes si peu habitués. C'est cru car c'est un travail qui déshumanise le corps même s'il s'y mêle parfois de la tendresse, de l'honnêteté... C'est comme si on filmait un boulanger en train de faire son pain. Là, l'outil, c'est leur nudité, leur travail, la sexualité. Je crois que parfois, il ne faut pas hésiter à montrer cette réalité, invisible et si proche de nous.

Aux captifs la libération

Plus de 1 100 personnes sont rencontrées et identifiées chaque année par les travailleurs sociaux et les bénévoles de l'association.

Aux captifs, la libération est une association catholique créée en 1981 par un curé de Paris, le P. Patrick Giros. Elle est fondée sur une « anthropologie humaniste chrétienne, qui voit la personne comme un être unique, porteur d'une dignité et d'une valeur au-delà de toute mesure ».

Les tournées-rues se font, auprès des personnes vivant la prostitution ou auprès des

SDF, chaque semaine aux mêmes horaires, sur les mêmes lieux. Un travail d'accompagnement permet l'élaboration d'un projet de reconstruction, grâce à un suivi assuré par des bénévoles, des travailleurs sociaux, un psychologue, mais également un conseiller en insertion professionnelle.

« Aux captifs, la libération » est, depuis juillet 2017, agréée par la direction régionale aux droits des femmes et à l'égalité de la Préfecture d'Île-de-France comme association pouvant accompagner les personnes dans les parcours de sortie de prostitution.

Christophe de Galzain